

*Jacques MERCIER*

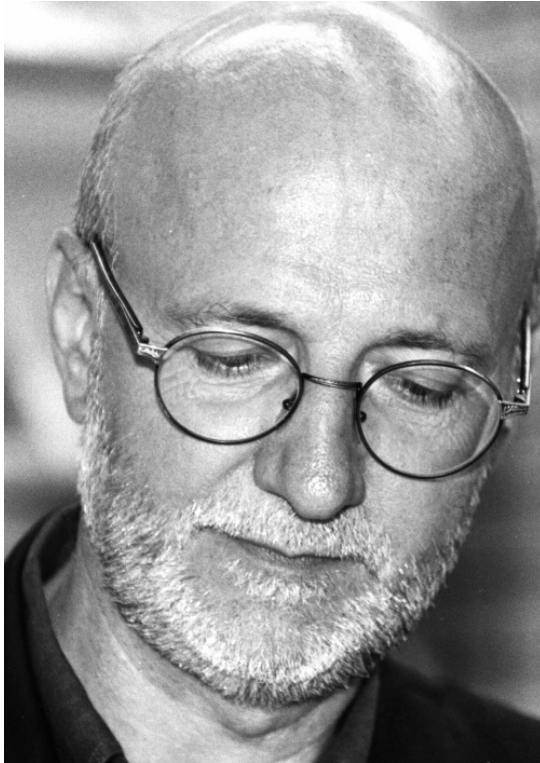


Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Christophe Corthouts**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**Ah... Vous voilà! Je vous attendais. Je m'appelle Heurince, je suis une nymphe. Un de ces petits personnages féminins aux formes graciles, munis d'une paire d'ailes, qui glisse parfois à l'aube sur les lacs et les rivières de nos Ardennes. Je suis votre sésame. Votre sésame pour le monde de Jacques Mercier. Un monde incroyable, tissé de rires et de fêlures, d'espace infinis et de chambres confinées, de saveurs piquantes et de dégoûts sucrés. Un monde fait de contradiction, de coïncidences, de retrouvailles et de déchirement. L'univers d'un homme dont les envies ne connaissent pas de limites et dont le talent s'exprime dans l'éphémère comme dans le durable. Vous l'avez sans doute déjà croisé, au coin de votre écran magique, le fou rire au bord des lèvres, le regard pétillant et la remarque docte. Où alors peut-être avez-vous déjà entendu son hilarité difficilement contenue lorsqu'à la radio ses compères de *La Semaine Infernale* s'échinent à l'attirer traîtreusement sur la pente savonneuse de l'aparté coquin.**

**Parfois, la créature cathodique, le monsieur loyal radiophonique se mue en jongleur de lettres, en bâtisseur de monde, en créateur d'univers. Il couche**

**alors sur papier des instants fragiles ou des révoltes flamboyantes, des instantanés arrachés au tissu de la réalité.**

**Jacques le conteur vous invite à le suivre, sur les rivages d'une île, au cœur des étoiles ou dans les tourbillons savoureux de vos papilles gustatives.**

**Apparaît alors au milieu de ce bouillonnement créatif les traits communs qui définissent au mieux un homme que l'on pourrait croire insaisissable : une intense sincérité et un amour immodéré pour la vie.**

**Voilà donc, moi, Heurinice la nymphe, j'ose lever une partie du voile. Une partie seulement. Bien entendu. Vous ne voudriez pas que dans un accès de soudaine folie je vous offre toutes les clés. Je suis le sésame, pas la pierre de rosette, pas l'explication ultime, pas le livre magique... Car trop connaître, c'est perdre le plaisir de la découverte.**

**Et découvrir Jacques Mercier est un plaisir.**

**Entrez, alors que je m'éloigne, sur les remous d'un ru au creux d'une vallée, que Jacques Mercier aurait pu vous raconter...**

## **Biographie**

Né le 17 octobre 1943 à Mouscron dans le Hainaut, Jacques Mercier poursuit des humanités gréco-latines auprès des Pères Jésuites de Tournai (c'est sans doute là, cliché parmi les clichés, qu'il apprend à travailler avec rigueur et opiniâtreté) pour ensuite entreprendre et réussir des études de journalisme à l'IHECS, l'Institut des Hautes Études de Communication sociale. Mais Jacques n'attend pas ces études pour tâter du papier et du crayon. Dès l'âge de quatorze ans il collabore à *Plein Jeu*, un journal scout et voit ensuite ses articles publiés dans *Nord Éclair* célèbre journal du Nord de la France. Déjà peu avare de défis, ses premières interviews ne sont pas pour d'obscurs rabatteurs de perdrix de la région du Borinage mais sans complexe pour Jacques Brel et Raymond Devos! Depuis cette époque, Jacques Mercier n'a jamais vraiment quitté sa casquette de journaliste puisque de *Télécoutique* à *Femmes d'Aujourd'hui*, en passant par *La Libre Belgique* et *Pourquoi Pas?*, on a pu apercevoir sa signature dans la plupart des publications d'envergure de notre petite Belgique.

Mais Jacques Mercier, touche à tout et mordu d'expérience nouvelle, ne peut pas se limiter à l'écriture d'article ou à la mise sur pied d'interview de papier.

En septembre 1963, il a 20 ans et il entre comme assistant à la RTB. La radio va lui permettre d'exprimer toutes les facettes de son talent et générer un nombre incalculable de rencontres : En 64 et 65, en alternance avec Jacques Careuil il présente les émissions de soirée du week-end : *Entrée libre* (ses invités? Charles Trenet, Jacques Brel, Barbara, Juliette Greco...). En 1965, le mercredi après-midi il se consacre à *Jeunesse-variétés*, une émission de hits pour jeunes, sous la forme d'interviews et de juke-box. Entre 1966 et 1974, c'est

le triomphe radiophonique de *Dimanche Musique* qu'il présente en duo avec Stéphane Steeman. La Belgique entière se gondole de rire et les scores d'audience flirtent avec des sommets jamais atteints. Les expériences se multiplient alors : *Jeunesse 66* et *Formule J* (avec Claude Delacroix et Michèle Cedric) et *Samedi-Show, Dédicase...* avec Jean-Loup Viseur, *Cap de Nuit*, avec Marc Moulin...

Jacques Mercier proposera encore *Quatre à Quatre, Diagonales, Musique au petit déjeuner...*

En 1987, dans le cadre de l'émission *On est fait pour s'entendre*, un concept intéressant fait son apparition. Philippe Geluck, Marc Moulin, Jules «Mr Météo» Metz, Jean Pierre Hautier, Jean Jacques Jaspers, Soda et Virginie Svensson jettent les bases de ce qui sera *La Semaine Infernale*, rendez-vous poil à gratter et humoristique de qualité qui trouvera bientôt sa place comme émission à part entière dans la grille radio de la RTBF. *Le Jeu des Dictionnaires* voit le jour en parallèle et facilite pour de nombreux automobilistes de fastidieux trajets entre 17 et 18 heures tous les jours de la semaine.

Nous l'avons déjà dit, Jacques Mercier est un touche à tout. La RTBF Télé ne pouvait donc pas lui échapper! Dès les années quatre vingt, il prête sa voix aux commentaires de l'Eurovision de la Chanson, il produit plusieurs émissions de variétés et en 1991 c'est l'arrivée sur l'antenne d'une version télé du *Jeu des Dictionnaires*. En 1992, co-produite par TV5, l'émission fera quasiment le tour du monde. En 1993, c'est *L'Empire des Médias* qui pointe le bout de son nez. Trop tôt disparue, cette émission de connaissance basée sur les médias au sens large avait pourtant tout pour plaire au grand public... En parallèle, Jacques Mercier propose également une émission de variété essentiellement francophone : *Scoubidou*. Finalement, il faudra attendre 1997 pour revoir Jacques Mercier aux commandes d'une émission de télévision, mais quelle émission!

Avec *Forts en Têtes*, qu'il présente en duo avec Armelle, c'est encore le succès qui est au rendez-vous.

Mais après tout cela, me direz-vous, comment se fait-il que Jacques Mercier se retrouve au chaud entre les couvertures d'un dossier «L»? Mais parce qu'il n'a jamais cessé d'écrire bien sûr! Poète, romancier, essayiste, auteur de chansons, Jacques Mercier a publié son premier roman en 1978 et n'a depuis cessé de porter sur les fonds baptismaux de l'écriture des ouvrages aussi différents que *Tendresse d'Ibiza* (un recueil de poésie), *L'Année Treize* (un roman de science-fiction) ou encore *Le Chocolat Belge...*

Reste évidemment à résoudre une énigme... Quand dort-il?





## **Bibliographie**

Poésie :

- ***La Tête dans la neige*** avec des illustrations du peintre Jean Dupont. Éditions Dejaie. 1986.
- ***Les mots changent de couleur*** avec des illustrations du peintre Albert de Villeroix, Éditions EVO- P.Zech, Paris, 1987.
- ***D'un bleu illimité***, L'arbre à paroles, coll. *Pavillon Vert*, 1994.
- ***Tendresses d'Ibiza***, Tétras-Lyre, Illustrations de Claire Vanderschueren, 1998.

Poèmes dans les anthologies suivantes :

- ***Les éléments des poètes***, Livre de Poche-Hachette, coll. *Fleur d'encre*, 1990.
- ***Paraphes***, Livre de Poche-Hachette, coll. *Jeunesse*. 1991.
- ***Luttes et Luths***, Livre de Poche-Hachette, collection ***Fleur d'encre***, 1992.
- ***La Ville des poètes***, Livre de Poche-Hachette, coll. *Jeunesse* 1997.
- ***Jouer avec les poètes***, Livre de Poche-Hachette, collection *Fleur d'encre*, 1999.

Romans, nouvelles :

- ***Parfois***, Éditions les Archers, 1978; réédition Bernard Gilson, 1998.
- ***Candice***, Éditions les Archers, 1979. Prix Triangle.
- ***L'envol***, Éditions les Archers, 1980.

- ***La tendresse inutile***, Éditions les Archers, 1982.
- ***Le soleil dans les yeux*** Éditions les Archers, 1985. Couverture de Gaston Bogaert.
- ***Photos truquées***, Nouvelles, Éditions Luce Wilquin, 1996. Couverture inédite de Juan d'Oultremont.
- ***L'année 13***, Claude Lefrancq *Attitudes*, 1998.
- ***Mortes Maisons***, nouvelles, Claude Lefrancq *Littérature*, 1999.

Essais, récits :

- ***Un chant d'amour***, Éditions Labor-Lafont, 1984.
- ***Mouscron, Émotions***, Éditions Van Braekel, 1986.
- ***Totalement confidentiel***, Éditions les Archers-RTBF, 1988.
- ***Le Chocolat belge***, Éditions Glénat, 1989.
- ***Petit dictionnaire Franco-Belge, Belgo-Français***, Éd. Glénat, 1990.
- ***Dictionnaire de la chanson*** (à Bruxelles et en Wallonie), Mardaga- Conseil de la Musique, Comité de rédaction, 1995.
- ***Les aventures du Lapin Bleu***, 3 Vidéos pour 0-5 ans, Castor prod., 1995.
- ***Le Guide du Chocolat belge et des pralines***, Éditions Casterman, 1996.
- ***Chocolat belge***, La Renaissance du Livre, réédition cartonnée et augmentée, coll. *Saveurs*, 1997.
- ***Le diamant***, La Renaissance du Livre, 1999.

## **Choix de textes**

### **La maison de la belle Ondine.** (Nouvelle intégrale)

*Elle lui fait signe de la main, se retourne et pousse la porte, qui n'offre aucune résistance. Elle disparaît. La porte est petite et on a l'impression qu'elle doit se pencher pour en franchir le seuil. Peut-être l'a-t-on construite ainsi pour qu'on ne distingue pas ce qui se cache derrière elle, à hauteur normale du regard. La façade est de style Renaissance. Des volets gris ont été ajoutés qui déparent sa symétrie. Les briques pourtant multicolores lui donnent une allure triste et neutre. Cela dit, c'est à chaque fois pareil. Ondine ne l'invite jamais à entrer chez elle. Il ne peut qu'imaginer : comme la porte n'est pas fermée à clé, il doit exister un passage vers une cour intérieure, un patio ou un hall qui donne accès aux divers endroits habités. Des limbes entre le vacarme de la rue et la sérénité des appartements. Il penche pour un jardinet avec des plantes grimpantes, mais c'est vraiment parce qu'il est de nature optimiste.*

*Tristan ne la connaît que depuis une semaine. Leurs rencontres sont presque semblables : un café en fin d'après-midi ou un thé ou un chocolat chaud, suivi d'une courte promenade en ville qui les amène à chaque fois devant la porte de cette maison monumentale. Est-ce la sienne? Il trouve Ondine jolie. Elle a un visage très doux sous de longs cheveux blonds. Ses yeux sont verts. Ses robes courtes mettent en valeur ses hautes jambes fines. Des robes quasi pareilles, mais de couleur différente à chaque fois : il l'a découverte en bleu, en rouge, en blanc, en vert, en noir, en jaune canari. Ma foi, tout lui va! Elle l'attend sur le trottoir en face du bâtiment scolaire, où il est surveillant. Parfois il doit étouffer un début de chahut à propos de son prénom romantique et peu courant, que les enfants accolent bien sûr à Iseut. Mais ce travail temporaire peu fatigant lui est bien*

*utile. Comme le dit son père : «Ce ne sont pas tes poèmes qui peuvent beurrer tes tartines!». Il n'a jamais su s'il avait un tant soit peu d'admiration ou de respect pour ses écrits ou bien s'il méprisait ces activités littéraires peu rentables. Il ne le lui a jamais demandé. Leurs relations, depuis le suicide de sa mère, n'ont plus jamais été les mêmes. Est-il devenu adulte ce jour-là, à trente ans?*

*Ondine a répondu au sourire timide qu'il lui lança. Elle l'encourageait. Cependant il ne lui a ni serré la main, ni frôlé la joue et encore moins parlé d'amitié ou d'amour. Cela ne se présente pas. Ils parlent de l'air du temps, de ce qu'ils entendent à la radio et de ce qu'ils voient à la télévision : les accidents, la vie des grands de ce monde, la vie quotidienne et bien sûr le temps qu'il fait. Le premier rafraîchissement, c'est elle qui le proposa : elle mourait de soif, insista-t-elle. Il le lui offrit bien volontiers dans le pub danois, le seul du genre dans leur petite ville provinciale. Elle s'est installée en face de lui, et non pas à son côté sur la banquette.*

*Aujourd'hui, après sa disparition derrière la porte, il s'enhardit. Il revient sur ses pas et, après avoir jeté un regard circulaire, il pousse la porte. Elle résiste. On doit l'avoir verrouillée de l'intérieur. Il n'insiste pas. D'ailleurs aucun bouton de sonnette, aucun heurtoir, aucune extrémité éventuelle de chaîne qui remuerait une clochette n'existe. Pas d'inscription non plus. Rien qui permet d'identifier les éventuels occupants de l'habitation. Il rentre chez lui, s'endort pour une nuit peuplée de cauchemars. Ce qui est inhabituel.*

*Ondine l'attend comme d'habitude. Elle est vêtue de noir. Cette fois le contraste avec sa chevelure est saisissant. Il le lui dit, mais elle ne répond rien, aborde un autre sujet. Au pub, elle commande un thé à la vanille. Tristan fait comme elle.*

*Leur ballade passe ce soir par le pont des étangs. On l'appelle ainsi, même si ce n'est pas son nom officiel, car en réalité il n'enjambe que des marécages plus ou moins étendus selon la saison. Les pluies d'automne font reculer leurs rives. Ondine se penche sur le parapet de ciment, comme si elle voulait se mirer dans l'eau. Il lui demande de faire attention à ne pas tomber. Elle éclate d'un long rire, qui le laisse perplexe. Un vent léger éparpille ses cheveux autour du visage, lui découvre des oreilles, qu'il ne peut comparer qu'à l'intérieur sensuel et nacré des coquillages. Il sait que cette métaphore est banale, mais il n'en découvre aucune de plus adéquate.*

*Lorsqu'elle s'évanouit, comme d'habitude, derrière la porte, il sort un bout de papier de sa poche et – allez savoir pourquoi! – il dessine en quelques traits maladroits la façade de la maison.*

*Rentré chez lui, Tristan déplie le croquis et essaie d'interpréter la courbe des arcades et le dessin des fenêtres closes. Il tente d'évaluer ce qui se cache derrière cette façade ordinaire. Il est sûr que le seuil franchi, il découvrira un décor magnifique. Il n'est pas certain, en revanche, de le dépasser un jour et cela le désespère déjà. L'imagination est son pire ennemi. Elle lui donne les espoirs et les escamote aussitôt.*

*Après quelques occupations routinières, il regarde à nouveau le dessin et croit tout à coup reconnaître de manière vague un bâtiment entr'aperçu dans un livre consacré aux beaux-arts. Il décide de parcourir ceux qu'il possède un à un. «L'Art de vivre en Orient», «L'Atlas de la civilisation», etc. Mais il ne découvre pas ce qu'il cherche. C'est Ondine elle-même qui le met sur la voie le lendemain. Elle lui parle de sa famille qui vit à Trèves, près de la «Tour rouge». Il se souvient alors d'un opuscule consacré à cette ville frontière, située sur la rive droite de la Moselle à une dizaine*

*de kilomètres au-delà de Luxembourg.*

*Ondine a tressé ses cheveux; de belles torsades qu'elle a fixées au sommet du crâne. Comme le font les nageuses, pense Tristan. Il trouve aussi que le vert de ses yeux est semblable aux reflets mouvants d'une pièce d'eau. Il l'imagine plongeant du pont des étangs dans une courbe gracieuse. Elle lui parle d'autre chose cependant : d'une émission télévisée sur des macaques qui vivent dans les montagnes japonaises. Il ne parvient pas à l'écouter avec attention. Elle semble vouloir éloigner Tristan de ses propres pensées, comme si elle les devinait et qu'elle ne voulait pas qu'il s'y attarde. Elle lui prend la main et il sursaute. C'est la première fois et c'est déconcertant, mais ce qui le trouble plus c'est la froideur de sa main, elle est vraiment froide. Le contact n'est pas désagréable, mais surprenant! Ondine n'explique rien et disparaît comme chaque soir.*

*Cette façade me fait penser aux thermes de l'Empereur, c'est bien ça, se dit-il en comparant son bout de papier et l'illustration dans le petit livre ouvert à Trier, le nom allemand de Trèves. Il parcourt la notice : l'Empereur s'appelait Constantin, les thermes étaient composés du caldarium pour l'eau chaude, du tepidarium pour les bains tièdes et du frigidarium contenant l'eau froide. Des caves, des passages voûtés, des saunas, des vestiaires, se partagent la construction bâtie au fond d'un jardin.*

*Ce jour est exceptionnel à plus d'un titre. Le directeur de l'école signifie à Tristan qu'il ne sera plus employé qu'à mi-temps et qu'on se passera sans doute de ses services à la rentrée scolaire prochaine. Il ne réplique rien, ne ressent ni amertume ni soulagement. Comme s'il laissait une fois pour toutes le destin régir le fil de ses activités. Ce qui compte c'est Ondine. S'il ne s'en était*

*pas encore rendu compte, sa réaction ne laisse aucun doute à ce sujet. Il ne remarque même pas le sourire soulagé et moqueur de son directeur, qui s'attendait à une discussion plus serrée.*

*Le désarroi de Tristan est d'autant plus fort à quatre heures, lorsqu'il ne voit pas Ondine sur le trottoir d'en face. Il attend un peu, mais s'impatiente et remonte la rue. Il fait le tour du pub, vérifiant si Ondine ne l'attend pas cachée au bout d'une banquette de velours grenat. Il court sur le pont des étangs, dévale le chemin qui mène aux berges : personne ne s'y trouve. Quant à la façade des «Thermes», comme il appelle maintenant la maison d'Ondine, elle ne recèle aucun signe de vie. Les volets sont clos. La porte est fermée. Tristan ne peut se résoudre à rentrer chez lui. Il rebrousse chemin et guette tout signe qui l'aiderait à retrouver la trace de la jeune fille. En vain. Comme il frissonne, il se décide à l'attendre à l'intérieur du pub danois. Si elle veut le revoir, ce sera peut-être à cet endroit. Il ressent comme un chagrin d'amour. Du moins se l'imagine-t-il, car il n'en a jamais vécu. Ce doit être ainsi : avoir le cœur serré, être fébrile, désespéré... une envie de se jeter à l'eau! Tristan n'a jamais beaucoup bu d'alcool. À cet égard, on peut dire qu'il n'a jamais été jeune avec les autres garçons de son âge. Il a fui ces beuveries, ces sorties, ces moments de folies joyeuses. Aucune explication simple ne l'explique ou alors toute une série de raisons qui s'enchevêtrent : sa timidité, son peu de résistance physique à ce genre de boissons, sa peur de perdre le contrôle de ses actes... Le crépuscule assombrit la rue et le pub s'illumine comme pour une fête. Cette atmosphère l'incite à commander de l'alcool. Un peu d'alcool et de préférence sucré : il ne souhaite pas être écoeuré ou ivre, mais rien que distrait de ses pensées noires. Il sait qu'un cocktail de fruits allongé de gin par exemple ou de champagne peut lui apporter ce qu'il recherche. On lui apporte un gros verre cerclé de sucre qui ressemble à un cadeau, tant les*

*couleurs qui s'y superposent sont vives. Il prend plaisir à la première gorgée, grimace à la seconde, est séduit par toutes les autres. Il en souhaite un semblable tout de suite afin de traquer son plaisir, le contenir et ne pas le laisser s'enfuir. Pourquoi ne s'est-il hasardé plus tôt dans cette griserie? Comme est agréable l'euphorie qui coule dans ses veines.*

*Ondine est là. C'est inexplicable, mais elle est en face de lui. Elle ne lui parle pas, mais son sourire est envoûtant. Il se lève en titubant et la suit. Il sait déjà qu'elle va le conduire dans les «Thermes». Il éprouve une surdité passagère mais sélective. Seul le bruit des pas d'Ondine aboutit à ses oreilles. Et puis sa voix – avec ce léger accent germanique qu'il adore – qui lui enjoint d'entrer. Car elle ouvre enfin cette mystérieuse porte basse, objet de tant d'interrogations pour Tristan.*

*C'était bien cela : derrière un jardin, des bassins d'eau verte aux reflets lumineux. Un parfum de pêche ou de noix de coco ou d'autres fruits exotiques inconnus. Des tentures blanches pendent et recouvrent les murs anciens, flottent comme des voiles de navire sous le vent léger et tiède. Un univers de volupté... Quand donc s'est-elle déshabillée? Ondine est nue. Tristan détaille son corps : ses cheveux jusqu'aux seins, son nombril au dessin compliqué, sa toison claire et bouclée. Il se regarde à son tour et se rend compte qu'il est dans le même état de nudité qu'elle. Pourtant, il n'en perçoit aucune gêne; trouve même un certain attrait à son sexe au repos, parallèle à ses cuisses. Ils s'observent sans se toucher. Elle parle alors, mais il ne comprend pas tous les mots. L'alcool lui trouble l'entendement. Il entend sortir de la bouche d'Ondine des sonorités, des bruits chantants, comme frédja ou freija.... comme abala ou wabala ou walhalla...*



*Pourquoi plonge-t-il lorsqu'elle le fait? Parce qu'elle a un mouvement si gracieux du dos et des jambes? Parce que ses fesses alors ont un arrondi tellement érotique? Tristan ne sait pas nager.*

*On retrouve son corps à quelques mètres du pont des étangs, accroché à un saule dont les branches imitent de loin le plongeur arqué d'un nageur ou d'une nageuse.*



*Ils ne sont plus que trois dans la maison spatiale. Et Rob est mal en point. Il ne lui est plus possible d'assurer la moindre des tâches qui lui avaient été assignées avant le départ du vaisseau. Restent donc Isa, devenue par la force des événements responsable de la mission et Jay, spécialiste de la nutrition. À l'origine, dix membres de l'équipage devaient rejoindre Léa XV, à droite de Mars. Leur but : rendre la station plus agricole en y implantant un maximum de légumes et de fruits mutants. Pour Jay, c'était jouable. Même si pour certaines familles il faudrait s'y reprendre à plusieurs fois. Dans quelques années, Léa XV pourrait subvenir à ses propres besoins en ce domaine : l'autarcie parfaite. Et l'on sait maintenant que c'est presque la moitié de l'autonomie.*

*— Peut-on encore lui donner de l'ergoz? demande Isa, la voix étouffée par son masque de désinfection.*

*— Bien sûr, répond Jay. Mais si la question est : sera-ce utile? Je dirai non.*

*— Alors je décide de cesser l'ingestion d'ergoz.*

*— Cela ne lui donne plus que quelques heures, fait remarquer Jay.*

Isa n'ajoute rien. Elle a déjà tourné le dos et remonte vers la coupole. Jay un instant est distrait par le mouvement de ses hanches. Il se concentre à nouveau sur la couche de Rob et déconnecte l'arrivée d'ergoz, signant ainsi la fin de sa vie. Il a une pensée pour lui : il revit leur rencontre au centre d'entraînement. Il est le plus enthousiaste d'eux tous. Son domaine est la géologie. Son rire le jour où on l'a calvitié... Il suffit de passer le crâne sous la plaque d'irradiation pour que plus jamais un cheveu ne repousse.

— Manœuvre 3B normale, indique le diffuseur individuel de Jay, reprenant l'ensemble des ordres formulés dans la maison spatiale.

— Bon sang ! Pourquoi ne me parle-t-elle pas «normalement» se demande Jay. Je suis le seul membre de l'équipage...

Néanmoins il obéit et modifie la position des appareillages de la cabine. Il a hâte à présent d'être débarrassé de Rob. L'agonie n'est jamais une période très agréable à observer. Partisan de la fin «coupante», comme on dit, il doit suivre ici les lois intergalactiques. La différence entre le meurtre et la fin accidentelle est sans doute minime, mais bien réelle. Le fait à ne jamais perdre de vue est la mise sous contrôle permanente de quiconque se meut dans l'univers. Pas moyen d'y échapper. Les relais sont aussi innombrables que puissants. La pensée seule – mais sous certaines conditions – peut parfois s'épanouir sans frein. Mais le risque est grand. Par exemple lorsque Jay a pensé «Bon sang», il y a fort à parier que l'on a enregistré dans son métabolisme cette irritation et qu'on a pu ainsi la traduire dans sa réalité.

— Manœuvre 42V accélérée.

Jay suit les instructions. Après tout, cela le distrait de l'agonie de Rob. Le reste de l'équipage a lui disparu d'une autre façon : toute la partie arrière du véhicule fut endommagée par un éclat d'astéroïde. Si celui-ci a bien été repéré, son éclatement fut soudain et imprévisible. Les sept astronautes dormaient dans les couchettes

*aménagées dans la partie postérieure. La perte des hommes (Isa est la seule femme de l'expédition) est irréparable tandis que celle du morceau de la maison ne l'est pas. Le cloisonnement fut immédiat, tel que répété lors des exercices d'alertes qui ont lieu traditionnellement autour de la terre et de la lune. Quant au lieu de repos, il reste une douzaine de pièces où s'isoler. Seule la coupole, lieu des prises de décision, ne permet pas le sommeil.*

*Isa essaie à la fois de diriger le véhicule et de réfléchir aux solutions qui s'offrent à elle. Bien peu, en définitive.*

*La multitude des entités qui traversent l'espace sidéral est une notion mal assimilée sur la terre ancienne, aujourd'hui réduite à un terrain de manœuvre. On y a cependant gardé quelques lieux historiques sous les globes antiastéroïdes. Peu de visiteurs s'y intéressent et on parle d'abandonner leur exploitation.*

*Isa laisse réagir et pré-agir l'ordinateur de bord qui détruit ou détourne les morceaux d'étoiles, les ruines d'installations galactiques ou les restes nombreux d'engins abandonnés. Plus personne et jamais, semble-t-il, ne parviendra à régulariser cet encombrement incroyable et dangereux de l'espace. La luminosité du pseudo-vide qui l'enveloppe varie de minute en minute. Le globe translucide qui recouvre le poste de conduite laisse passer la lumière telle qu'elle est à l'extérieur, mais en contenant ses radiations. Si cela n'avait pas été le cas, personne n'aurait survécu plus de vingt secondes. Parfois rougeoyante, parfois lunaire, la lumière demande de la part de la conductrice une attention redoublée. Quant au bruit ambiant, il est quasi nul, grâce au système intégré sonorisé, installé depuis quinze ans sur tout ce qui se balade en l'air. Seul un léger sifflement prouve le mouvement et la vitesse inouïe du véhicule. Il a été maintenu pour rassurer les équipages : à une époque pas si lointaine, les membres des équipes cédaient à la panique, s'ils croyaient leur engin en perdition au milieu de l'inconnu. Ce psssttt permanent témoigne de leur*

*avancée. Et tant qu'on avance, il est possible d'arriver quelque part.*

*— Prêt au largage du M8, lance Jay.*

*La réponse est immédiate.*

*— Accordé !*

*Il enfonce l'étui platiné contenant le corps inerte de Rob dans l'anneau de déchargement. La machinerie fait le reste en deux secondes. Le petit rond vissé dans la carlingue est à nouveau obstrué et invisible. Jay reste un moment à le regarder et c'est comme une oraison funèbre. Il a faim et trouve cette envie incongrue en un tel instant. Mais c'est l'heure, puisque Isa descend dans son dos.*

*— Quel est le menu? demande-t-elle, comme toujours.*

*Ils sortent deux doses d'aliments de la cavité réfrigérée. La couleur de leurs blocs gélatineux n'est pas uniforme, plutôt irisée, verte avec des reflets orange.*

*(La maison dans l'espace, partim)*

*Comme il s'extasiait sur la rénovation réussie de la maison de pierres, l'intermédiaire envoyé par le notaire avait entraîné Christophe jusque dans les greniers en enfilade. Les murs avaient des grosseurs diverses, allant jusqu'au mètre, comme si plusieurs maisons avaient été accolées. D'ailleurs il y avaient des passerelles, des arc-boutants, des voûtes. Les portes anciennes à double battant et les poutres de soutènement étaient d'origine.*

*— On a trop d'espace, dit le vendeur.*

*Et pour Christophe, déjà convaincu par l'intérêt de l'achat, ce fut le déclic ultime. Il signa dans l'après-midi. Beaucoup de raisons*

*l'incitaient à acquérir cette maison en Ombrie, à quelques kilomètres de la Toscane. Certes la beauté évidente de la région : les cyprès étagés sur les collines, les champs de tournesols, les oliveraies et les variations climatiques même. Aussi le silence des cimes un peu délayé par les oiseaux dans les ramures et par toutes sortes d'insectes qui, à certaines heures, avaient ces murmures stridents, aux cheminements aussi saccadés que symétriques. Mais il ressentait par ailleurs l'envie d'un retour aux origines. Il était persuadé avoir eu des ancêtres italiens. Quand il entendait parler la langue, c'est comme s'il en comprenait les nuances. Son ex-femme se moquait de lui lorsqu'elle le surprenait devant les programmes télévisés débiles de la RAI. C'est qu'au-delà des seins suggérés des présentatrices, il aimait l'envoûtement des phrases rapides et si chantantes.*

*— Avec les progrès de l'informatique, je peux travailler dans n'importe quel endroit un peu civilisé du monde, a-t-il expliqué à son employeur déjà séduit par cette bureautique.*

*Celui-ci accepta sans discuter la proposition de Christophe, croyant que sa rupture avec sa femme l'incitait à une remise en question fondamentale. Christophe installa un PC, un Modem et toutes les liaisons possibles.*

*— C'est comme un pontage, expliquait-il : je rajeunis l'âme de cette vieille demeure. Je lui injecte un sang neuf.*

*La maison, en effet, semblait renaître. Elle sortait d'une longue léthargie. Christophe savait que peu à peu les enfants et les petits-enfants avaient quitté la région, abandonnant le seul Ciucci, grand-père et veuf. Celui-ci d'année en année se repliait dans trois puis deux pièces, où il vivait, mangeait et dormait. En même temps une haine explicable grandissait dans son âme. Elle s'extériorisait peu. Elle avait pour objet sa famille, ensuite ses proches, enfin le reste du monde. Le peu d'affection survivant en lui était destiné à Bellina, une chienne bâtarde à la fourrure claire. À la mort de l'aïeul, elle*

*fut recueillie par une voisine. Bellina continuait toutefois à rôder autour de la maison, ignorant les changements de propriétaires. Peu de monde vivait dans les environs. On pouvait entendre venir à plusieurs kilomètres de distance la camionnette du boulanger ou la vespa d'un adolescent qui vivait à mi-colline. Parfois une ragazza aussi jeune que lui s'accrochait à sa taille et, la joue posée sur son dos, laissait flotter sa longue chevelure claire. Il les enviait.*

*Le premier soir de son installation, Christophe prit sa voiture pour aller manger dans un restaurant de la région. Il fit son choix dans un guide touristique. Le chemin fut d'abord caillouteux et poussiéreux. Mais après vingt kilomètres d'asphalte, il put enfin garer sa voiture sous le mur d'enceinte de Cita del Castillo. Il préférait rejoindre le centre de la ville à pied. Il s'installa à la terrasse de «La Locanda d'el 800» et commanda de la panzanella comme antipasto et le plat toscan classique de saucisses et de foie enveloppé dans des intestins de porc, le tout grillé avec du pain, des feuilles de laurier et du fenouil sauvage, qu'on appelle «Spiedini». Bien sûr, il vida une bouteille de Chianti.*

*À la table voisine, deux jeunes touristes françaises comptaient l'argent qu'il leur restait pour terminer les vacances, deux petits sacs à dos accrochés à la chaise. Elles lui sourirent, peu effarouchées. Il leur proposa de partager une bouteille. Elles se prénommaient Brigitte et, de façon amusante, Florence. D'autant plus drôle qu'elles venaient de visiter la ville. Les filles suggérèrent de prendre une «stracciatella» sur la place. Florence n'avait jamais goûté de glace aussi succulente, disait-elle. Cette glace au lait était relevée de pépites de chocolat. Installées depuis peu au camping, elle affirmait que pas un jour elle n'avait oublié de se payer ce petit plaisir. Effectivement, les saveurs subtiles alliées à la consistance crémeuse de la gelati redonnaient un sens à la dégustation. Une grande partie de la population s'était donné*

rendez-vous sur cette place pour écouter l'orchestre installé sur un podium et qui jouait des mélodies italiennes comme «La Strada» ou «Volare». Dispersés sur une centaine de chaises de plastique, les spectateurs écoutaient, plutôt distraits, la vingtaine de musiciens derrière leurs pupitres. Un insolite présentateur en smoking annonçait les morceaux. Les deux filles ne quittaient plus Christophe. Il avait compris qu'elles ne résisteraient pas à ses avances. Encouragé par le romantisme de la situation - l'orchestre jouait à présent «Con te partiro» d'Andréa Bocelli - il les invita donc à les accompagner dans la maison de Ciucci. Les désirait-il toutes les deux? Il l'ignorait. Elles ne se firent pas prier. Brigitte insista pour s'asseoir à l'arrière de l'Alfa, gardant contre elle les sacs. Il en déduisit que c'est vers Florence qu'il devait se tourner. Elle était aussi noire de cheveux que Brigitte était blonde. Elles portaient toutes deux des shorts en jean et le même tee-shirt immaculé. Durant le trajet, elles énumérèrent les anecdotes récentes de leur séjour en Italie. Quand l'une parla du Museo Archeologico de la via alla Colonna de Florence, l'autre l'interrompit. Cela n'avait d'autre intérêt pour Christophe que de se familiariser avec leurs voix et leurs rires. Quand il leur demanda leur âge, elles répondirent ensemble :

— Vingt ans!

Dans les virages, en montant la colline, elles avaient de petits cris effrayés qui amusaient le conducteur. Les pinceaux des phares éclairaient alors des arbres touffus et comme ébouriffés par leur passage. Il hésita à quelques carrefours, mais se retrouva pourtant devant la maison. Elle était plus imposante la nuit, même lorsqu'il actionna les interrupteurs. Les lampes alors définirent les dimensions exactes de la bâtisse. Ils escaladèrent l'escalier de pierre, traversèrent la terrasse déserte et pénétrèrent dans la cuisine. De pièce en pièce, Christophe repoussait l'obscurité et illuminait les murs blancs et les poutres au plafond.

— *Du vin? Autre chose? proposa-t-il à ses invitées et en ouvrant la porte du frigo.*

— *C'est quoi autre chose? demanda Brigitte assise sur l'accoudoir d'un fauteuil.*

— *Une bière ou de l'eau «frizzante»?*

*Elles hésitèrent avant de s'accorder sur le vin et sur une bouteille entamée mais glacée. Florence fit le tour du rez-de-chaussée et en passant alluma le lecteur de CD. Elle y inséra un album de Paolo Conte. Chacun loua ce choix. Dans la bibliothèque, elle feuilleta les beaux-livres touristiques, comme «Les itinéraires culturels» de Claudio de Palma à propos des trésors étrusques. Elle chercha la page où se trouvait la photo de la Chimère, découverte en 1553 et qui date probablement de la première moitié du 4<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Son regard eut une lueur bizarre. Qui savait vraiment comment se déroulerait cette nuit? Avant de déboucher une autre bouteille – et de mettre des glaçons dans les verres – Brigitte demanda si elle pouvait prendre une douche.*

— *Il y a mieux, dit Christophe. Venez voir!*

*Il avança jusqu'au bord de la terrasse. On pouvait deviner le rectangle pâle d'une piscine.*

— *Et voilà! fit-il en branchant les projecteurs qui soudain firent apparaître l'eau bleue et translucide.*

— *Chouette! s'exclamèrent les filles.*

*(La maison de Ciucci, partim)*



## ***L'Année 13***

(extrait)

*Alexandre se tient debout face au miroir de la cellule. Il trouve son nouveau vêtement immaculé moins seyant qu'on le lui avait promis. Il en ignore la raison, mais celui lui procure une légère déception. Ce n'est pas la seule; pourquoi le prénommer Alexandre et non Alex, diminutif auquel il s'était habitué pendant les douze premières années de sa vie terrestre.*

*Comme chaque année, le Centre Mondial accueille un million de jeunes. Moitié filles, moitié garçons, très précisément, à une unité près. Ils ont quitté leurs villes situées dans les zones tropicales pour ce lieu immense couvrant la superficie de l'ancienne Europe occidentale du XXème siècle. Le Sud et le Nord ont été concédés aux peuples inférieurs.*

*En l'espace de quelques heures, Alex s'est séparé de sa mère, de sa ville natale, de son prénom et se retrouve en uniforme au commencement de sa vraie vie. Même s'il s'y était préparé, il trouve la métamorphose impressionnante.*

*Dans la salle des Cérémonies, les écrans holographes transmettent de manière personnelle à chaque nouvelle arrivant le message de bienvenue. Il s'agit de réagir à son identification pour obtenir sa Clé. Clé est un mot qui cache deux sens. La Clé représente toutes les composantes d'un individu, mais c'est aussi un code qui permet de s'intégrer au Centre pendant les treize mois de séjour. Impossible de l'oublier, elle s'inscrit dans la mémoire profonde. Personne n'hésite donc au moment de prononcer à haute voix l'énoncé de sa Clé. Sans le savoir, un million de jeunes le font ensemble. C'est une tradition respectée, même si elle est jugée obsolète et inutile par la Nation des Inspecteurs.*

— AL 16 Oméga 3014 J, proclame Alexandre, ressentant fièrement d'appartenir aux nouvelles forces vives de la planète.

*La vérification de la Clé terminée, voici l'audition de l'Hymne de l'Année 13. Il ne s'agit somme toute que d'une nouvelle disposition de la gamme des notes, prises dans un folklore suranné. La chose fut maintes fois remise en cause par les progressistes de l'Assemblée. Cependant la preuve est faite : la banalité du procédé ne contre en rien son efficacité. L'émotion de chacun est évidente lorsqu'un million d'adolescents entonnent à tue-tête :*

*Nous voici prêts à vivre  
Dans cette direction.  
Nous voici prêt à suivre  
L'Assemblée des Nations.*

*(La – Fa dièse – Sol dièse – Fa dièse – Ré – Mi...)*

*Par Nations on entend aujourd'hui les différents groupes de la hiérarchie qui forment la population mondiale : la Nation des Vigiles, la Nation des Guides, etc.*

*Un parcours fléché lumineux indique à chacun la manière de se rendre à sa cellule. Alex inspecte sa cellule ronde et la trouve pratique. Une simple approche de la main commande la mise en place des objets et des meubles utiles aux différentes fonctions : toilette, sommeil, repas.*

*La couleur unique de l'ensemble est celle du sable : grège. En face de la porte coulissante, à hauteur de la tête, une fenêtre bombée en demi-cercle permet une large vision vers l'extérieur. Alex observe jusqu'à perte de vue des bâtiments aux formes souvent arrondies, des constructions plus élevées et plus lointaines, avec à l'instant*

*l'envol d'une navette. Il trouve la flamme bleue sous l'engin et les reflets qu'il projette sur les coupoles alentour fort jolis. Bien sûr c'est un ciel crépusculaire artificiel qui surplombe le Centre Mondial [...]*

\* \* \* \* \*

### ***Les îles lointaines***

*Le sommeil  
accroché aux branches  
bercé par un vent chaud*

*L'horizon  
n'est qu'un pressentiment*

*Tu suis  
sur le cadran solaire  
le chemin de l'oubli*

*Voici  
dans la pleine lumière  
cerclant ton front  
le destin  
et la morte-saison*

*Comment deviner  
la force qui nous vient  
et l'insignifiance  
des gestes refoulés  
C'est un pulpe éclaté  
aux rivages d'antan*

*Aujourd'hui  
le partage de l'éternité  
n'a d'autre sens  
que le mouvement  
du coeur*

*Écoute au coquillage  
la mer  
et la dérive  
Aucun silence  
ne répond à tes cris*

*Bien sûr  
je reconnaîtrai  
les îles lointaines  
Elles n'ont pour moi  
aucun secret*

### ***Les regrets***

*Près de la maison,  
juste au milieu  
des géraniums ;  
Les blessures.  
Les sons cristallins,  
jouets du vent du large,  
ne peuvent distraire  
la plongée solitaire*

*Ce sont les prénoms  
qui ravivent le mal.*

*On a beau faire :  
Et les visages,  
et les gestes d'amour,  
et les regrets  
surgissent en silhouettes,  
chaleur et nausée,  
les yeux fermés.*

*Le plus irritant  
est celui qui nous échappe,  
comme si le temps  
tenait la mémoire en écharpe.*

*Rochers vivants  
recouverts d'écume,  
fonds sous-marins  
aux éclaircies trompeuses :  
Le passé est comme une épave.*

*Bien sûr le bonheur  
inestimable  
aux couleurs vives,  
aux lendemains ouverts.*

*Perles fines autour du cou,  
c'est une question d'heure.  
Le sang bat aux tempes  
de la vie.*



## *Une œuvre en douce...*

Vous fera-t-on l'injure de présenter ici Jacques Mercier ? Homme de télévision, homme de radio, occupant nos débuts de soirées du mardi aux commandes d'une émission dont le succès n'est plus à prouver, son visage est connu et reconnu de Bruxelles à Arlon et de Tournai à Liège. L'homme de média, hebdomadairement exposé aux feux de la rampe s'avère pourtant être un personnage aux talents multiples. Qu'il s'exprime en vers ou en prose, qu'il explore le quotidien ou un futur probable l'auteur est probablement moins connu du grand public. Car évidemment, lorsque l'on est, comme Jacques Mercier, présent sur divers fronts de l'expression artistique, l'un finit toujours par se glisser à l'ombre de l'autre. Et le destin a voulu que l'homme de lettres s'éclipse au profit de l'homme de média. S'éclipse oui, mais nullement disparaisse. Ainsi, périodiquement, les rayons de nos librairies accueillent un ouvrage signé «Jacques Mercier». Essais, recueils de nouvelles, romans de littérature générale, romans de science-fiction, recueils de poèmes, études... Là encore, l'éventail des coups de cœur est tellement vaste que l'on pourrait confondre notre homme avec un touche-à-tout un peu frivole, un auteur dont la plume ne sait quel encrier butiner... Ce serait le juger un peu rapidement, voir condamner à la hâte un vrai passionné qui a fait de l'éclectisme son quotidien.

Éclectique, oui, Jacques Mercier l'est sans doute, mais avec une propension tout de même à glisser dans le moindre de ses textes trois ingrédients sans lesquels il ne pourrait sans doute pas vivre : la candeur, la poésie et la passion.

La candeur, que certains pourraient confondre avec de la naïveté (mais qu'ils ne s'y trompent pas, notre homme a trop vécu pour se

laisser aller à une douce euphorie) c'est ce regard émerveillé que Jacques Mercier porte sur toute chose. Qu'il découvre une nouvelle manière de préparer le chocolat ou tente de nous faire partager les émois d'un jeune homme brimé au cœur d'une société futuriste (dans l'Année 13) il semble que tout l'étonne, que tout le fascine. Cette espèce de joie qu'il éprouve à défricher des terrains encore vierge où le pousse sa curiosité ou son imagination il parvient à nous la communiquer avec toute la subtilité d'un magicien des mots. Le lecteur, enchanté, parvient alors à voir, découvrir, ressentir, l'univers de l'auteur au travers d'un filtre «innocentant». Un tour de force dans un monde qui tend plus vers la contemplation morbide de son nombril qu'aux visions optimistes d'une humanité enfin débarrassée de sa sinistrose.

La poésie, Jacques Mercier la connaît. L'apprivoise depuis de nombreuses années. Si ces premiers romans furent en prose, il publia également un nombre important de recueils de poèmes. Mais on peut être poète sans pour autant aligner les vers chaque jour entre le lever et le coucher du soleil. Poète, Jacques Mercier l'est dans l'âme. Il suffit de s'arrêter quelques secondes sur la mélodie de ses phrases pour s'en rendre compte. Amoureux de la formule ciselée, même lorsqu'elle ne rime pas, Jacques Mercier sait également jongler avec la poésie du mystère, la poésie de l'amour et la poésie du quotidien. À ce titre, certaines nouvelles des *Mortes Maisons* sont des perles rares. De véritables instantanés poétiques, des bouffées de mystères soufflant sur quelques pages, des fêlures du quotidien qui se cachent parfois sous les ardoises des demeures les plus banales.

La passion. Que serait l'œuvre de Jacques Mercier sans la passion ? Il le dit lui-même, il ne conçoit pas de vivre une expérience sans passion. S'il avoue que tout dans la vie semble répondre à une courbe de progression quasi logique, il dit également que tout arrive par excès. Que l'excès provoque souvent le changement, le bouleversement. Et qu'est-ce que la passion sinon cette émotion



excessive qui bascule tout sur son passage. Dans l'Année 13 encore, c'est l'excès de répression qui propulse la société dans le chaos, puis la délivrance. C'est ainsi que chacun des ouvrages écrits par Jacques Mercier est le résultat inévitable d'une passion. Le chocolat, la science-fiction, l'amour, la douleur parfois, autant de thèmes qui sont abordés par Jacques Mercier avec la même énergie, la même envie de communiquer aux lecteurs un coup de foudre ou un attachement depuis longtemps présent.

Si au fil du temps, des choix et du destin, Jacques Mercier l'homme des médias s'est peu à peu imposé au «grand public», il ne fait aucun doute que Jacques Mercier l'homme de lettres n'a jamais cessé de construire, à l'ombre de ce jumeau que les contingences d'une époque ont rendu si lumineux, une œuvre complexe mais cohérente, une œuvre simple mais forte, une œuvre «en douce» qui ne demande qu'à être explorée.

Christophe Corthouts